PHILOSOPHIA SCIENTIÆ

GÜNTER ABEL

Signe et signification. Réflexions sur un problème fondamental de la théorie des symboles

Philosophia Scientiæ, tome 2, nº 1 (1997), p. 21-35
<http://www.numdam.org/item?id=PHSC_1997__2_1_21_0>

© Éditions Kimé, 1997, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Philosophia Scientiæ » (http://poincare.univ-nancy2.fr/PhilosophiaScientiae/) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (http://www.numdam.org/conditions). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM
Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
http://www.numdam.org/

Signe et signification
Réflexions sur un problème fondamental de la théorie des symboles

Günter Abel
Institut für Philosophie
Technische Universität Berlin

Philosophia Scientiae, 2 (1), 1997, 21-35

Résumé. L'emploi et la compréhension des signes présupposent des caractères sémantiques des signes (signification, référence, conditions de vérité). Ces caractères ne peuvent pas être expliqués ni par une théorie descriptive ni par une théorie causale. L'échec de ces deux paradigmes contemporains amène au point central : employer et comprendre des signes présupposent toujours une pratique habituelle de l'interprétation des signes. La signification et la référence d'un signe sont fixées par l'interprétation appropriée. Donc, la communication dépend de la pratique de l'interprétation bien entraînée. Un modèle à trois niveaux de l'interprétation est proposée. Et il est insisté sur la différence entre l'explication des signes et l'auto-réalisation ou bien la logique des signes. Cette différence est élucidée à travers de différents domaines. Ensuite, des contraintes de cohérence sont formulées par rapport aux interprétations qui déterminent les caractères sémantiques des signes.

Abstract. The use and understanding of signs presuppose semantic features of the signs (meaning, reference, truth conditions). These features cannot be explained neither by a descriptive theory nor by a causal theory. The failure of these two contemporary paradigms leads to the central point: using and understanding signs always presuppose a habitual practice of interpretation of these signs. Meaning and reference of an expression are fixed by the appropriate interpretation. Hence, communication depends on the well functioning of our practice of interpretation. A three leveled model of interpretation is proposed. And it is insisted on the difference between the explication of signs and the auto-realization or logic of signs. This difference is elucidated through various domains. After that, constraints of coherence are formulated for those interpretations which determine the semantic features of the signs.

I. Ni magie ni relativisme subjectif des signes

Normalement, nous employons et comprenons les signes de la langue et les signes non-linguistiques — par exemple : les mots de tous les jours et les gestes — sans problèmes. Et si quelqu'un n'a pas compris un mot, nous lui en expliquons la signification. Cela fonctionne sans difficultés, — aussi bien dans la vie quotidienne que lors des séminaires universitaires. Et tant que l'emploi et la compréhension d'un signe ne posent pas de problèmes la question d'où la signification d'un signe provient, ne se pose pas. La signification semble être là d'une manière évidente.

Cette situation pourrait être d'autant plus simplifiée, supposons par exemple qu'un conseil des Dieux eût préétabli et fixé la signification des mots (par exemple des mots "lapin" où "mandarine") avant de les voir être employés et compris par les hommes. Mais ce serait de la magie des signes. Une telle idée ne pourrait pas expliquer le fait qu'on peut employer les expressions d'une langue d'une façon variée, innovatrice et métaphorique. En outre, l'assemblage de mots comme "industrie du week-end" ou "commission européenne d'agriculture urbaine" nous amènent à douter intuitivement de la responsabilité du conseil des Dieux (ou de l'évolution) quant à la fixation du sens de ces mots.

De l'autre côté, nous ne pouvons pas supposer non plus que la signification des signes d'une langue vivante soit relative, c'est-à-dire : entièrement dépendante des opinions subjectives des individus qui parlent et qui comprennent. Cela ne caractérise pas du tout les communications qui se passent avec succès, c'est-à-dire sans questions supplémentaires sur les caractéristiques sémantiques (la signification, la référence et les conditions de vérité). On ne dira pas de la personne qui à la question, que signifient les mots "tables" et "rouge", donnera pour réponse "neige" et "danse polka" qu'elle connaisse et maîtrise la sémantique de ces mots.

Voilà la situation de départ : ni magie ni relativisme subjectif de la signification et du sens des signes. Mais alors, d'où vient la signification ?[1]

II. Deux modèles : le paradigme de la description et celui de la causalité

De nos jours, il existe deux modèles, qui constituent une dichotomie dominant les débats contemporains. Il s'agit des deux thèses fondamentales : à savoir que le processus de fixer les caractéristiques sémantiques d'un signe (signification ; référence ; conditions de vérité) se passe ou bien "dans nos têtes" ou bien hors de celles-ci, c'est-à-dire venant du monde extérieur ou de la société. La thèse de la "tête" se manifeste par la "théorie descriptive" (qui va d'Aristote à Mill et jusqu'à Russell et Searle). La thèse du "monde" et de la "société" a pris sa forme explicite dans la "théorie causale de la signification et de la référence". (Parmi les représentants de cette théorie on trouve d'une part Fodor et Field et d'autre part Putnam, Kripke et Donnellan). Cependant, on peut démontrer que ces deux approches théoriques (et donc les deux thèses de la "tête" et du "monde") font naufrage[2].

D'après la théorie descriptive les caractéristiques sémantiques des signes sont fixés "dans nos têtes". Ce processus se passe grâce à

---

1 La "signification" d'un signe n'est pas considérée ni comme un objet (abstrait) ni comme une entité (essentielle), mais comme une présupposition fonctionelle de l'emploi effectif des symboles. Cette présupposition ne devient explicite qu'au moment où l'emploi d'un signe ne fontionne plus directement, c'est-à-dire au moment où l'on a besoin d'une explication, d'une paraphrase ou d'une traduction.

2 Pour les détails de ce qui suit cf. [Abel 1993, chap. 11-13].
Remarquez que la théorie des symboles développée par Nelson Goodman [1968 et 1978] ne se place ni de l'un ni de l'autre côté de cette dichotomie. Pour Goodman la question de départ est de savoir comment les symboles fonctionnent.

la capacité mental «de saisir une entité abstraite» [Searle 1983, 198]. Plus précisément, cette théorie prétend que la signification et la référence d'un signe soient fixées par une description définie, c'est-à-dire : on considère par exemple le mot "rouge-gorge" synonyme de la description "l'oiseau chanteur, de petite taille, dont la gorge et la poitrine sont d'un rouge vif").

Mais cette théorie est fondamentalement incomplète. Elle explique les propriétés d'un signe qui garantissent la signification et la référence du signe en recourant aux propriétés sémantiques d'autres signes (dans l'exemple du rouge-gorge : en recourant aux mots "oiseau chanteur" et "rouge vif") qui sont supposés bien connues dans une telle explication. C'est uniquement avec cette hypothèse que la théorie descriptive peut fonctionner. Car par rapport à chacune des autres explications on pourrait se demander quelle est la signification des expressions y employées. À cause de cette difficulté la théorie descriptive ne peut pas donner d'explication satisfaisante ni de la signification des mots qui sont assurés dans l'emploi effectif, ni de l'interaction de la langue et du monde. Car chaque explication de l'explication de l'explication etc. s'éloigne de plus en plus du point d'intérêt, c'est-à-dire de la communication réussie entre les participants et de l'interaction entre la langue et le monde, de sorte que finalement l'émetteur et l'auditeur ainsi que la langue et le monde, se trouvent sans relations l'un à coté de l'autre. Mais cela n'est évidemment pas le cas ni dans l'emploi effectif ni dans la compréhension des mots et des signes.

D'après "la théorie causale", la théorie descriptive n'est pas seulement incomplète ; elle cherche aussi au mauvais endroit, c'est-à-dire seulement dans la tête. Mais pour avoir une explication de la signification et de la référence, il faudrait, d'après cette théorie, faire attention à ce qui se passe hors de la tête. Dans ce cas on pourrait voir que les fonctions sémantiques et référentielles entretiennent des relations "causales".

Mais la théorie causale, elle aussi, fait naufrage, — et encore d'une façon plus radicale. Si l'on considère les fonctions sémantiques et référentielles d'un signe comme des fonctions "du signe" à proprement dire, on comprend facilement que la fonction du signe ne peut pas être réduite à une affaire de causalité, c'est-à-dire que les caractères sémantiques du mot "stylo" ne peuvent être déterminés par la relation causale provoquée par la vue du stylo en tant qu'objet devant moi sur la table et le processus physique lié à l'énonciation du mot "stylo". Donc, même les meilleures théories causales possibles — que nous n'avons pas ! — ne contiendraient pas encore de réponses à la question fondamentale : Comment faut-il penser pour que nos mots et signes signifient ce qu'ils signifient et qu'ils se

réfèrent à ce qu'ils se réfèrent. Cela n'a rien à voir avec la chaîne causale entre le stylo en tant qu'objet et l'articulation physique du mot "stylo".

Résultat provisoire : ni le paradigme descriptive ni le paradigme causal ne peuvent être considérés comme paradigmes propres aux caractéristiques sémantiques (signification ; référence ; conditions de vérité) des signes. Mais alors, d'où vient la signification des signes si elle ne vient ni de la dichotomie "magie et relativisme", ni de la dichotomie "descriptionalisme et causalisme". Cela nous amène à chercher ailleurs, à chercher un scénario différent.

III. La pratique et le modèle de l'interprétation

Pour donner le cadre de ce scénario je pars d'un point simple : Pour employer et comprendre une langue et des signes, on présuppose une "interprétation" de cette langue et de ces signes, c'est-à-dire qu'on connaît déjà la façon caractéristique avec laquelle les signes sont normalement employés et compris. Cela concerne le côté pragmatique, le côté sémantique et déjà aussi la syntaxe. Donc, la signification des signes dépend de notre "pratique de l'interprétation des signes". Cette pratique, cette forme de la vie humaine, peut être considérée comme le scénario véritable pour fixer les caractéristiques sémantiques des signes. On peut formuler la thèse que la signification d'une expression est fixée et déterminée par l'interprétation appropriée. Donc, la question d'une communication aisée dépend du fonctionnement d'une pratique de l'interprétation bien entraînée.

Tant qu'on comprend les signes d'une langue sans se poser de questions, on n'aperçoit pas le rôle important joué par des composantes "interprétatives" pour chaque emploi de mots et de signes. Ces composantes interprétatives sont actives, créatives, conjecturales et constructionelles, dépendent aussi de la perspective du sujet, et sont déjà présupposées dans l'emploi et dans la compréhension d'un signe. Si quelqu'un demande la signification d'un mot et d'un signe, et de quelle façon le signe fonctionne normalement, le caractère interprétatif de ces circonstances devient évident. Les signes ne sont pas interprétées *a posteriori* et d'une façon secondaire. L'interprétation comprend le point de la perspective, la construction, la sélection — voilà quelques aspects qui caractérisent l'emploi et la compréhension des signes d'une langue et des signes non-linguistiques.

L'emploi effectif des signes présuppose aussi bien une "pratique" de l'interprétation, qu'une "règle" de l'interprétation, qu'un "horizon" de l'interprétation et une compréhension du monde. C'est

à partir de ce réseau que les signes sont employés dans la façon qu'ils sont employés. Ce point est important au moins à trois égards : (i) Les caractères sémantiques des signes ne sont pas là intrinsèquement et dans le sens d'un ordre *a priori*. Ils ne sont pas magiquement donnés. Plutôt, ils sont circonscrits par notre pratique d'employer les signes et ils sont fixés relatifs au contexte, à la situation, au temps et aux individus. (ii) Les différentes fonctions sémantiques et référentielles des signes peuvent être construites comme des fonctions interprétatives. (Voilà une des relations étroites entre la théorie des symboles et la philosophie de l'interprétation. La théorie des symboles met l'accent sur le fait qu'il s'agit des fonctions des signes. La philosophie de l'interprétation caractérise ces fonctions elles-mêmes comme "interprétatives" et comme enracinées dans notre pratique de l'interprétation des signes.) Le troisième égard (iii) c'est que la capacité de donner une caractérisation sémantique et pragmatique d'une langue ou d'un système de signes naturels comprend aussi la capacité de pouvoir donner des renseignements sur le monde. Bref, l'interprétation n'est pas seulement une "option" ; l'interprétation et le caractère interprétatif des processus en question peuvent être considérés comme la "condition" d'emploi et de compréhension des signes.

Si les processus interprétatifs sont fondamentaux, parler de "l'interprétation" et d'un "caractère interprétatif" des signes ne peut pas être limité au sens étroit du terme, c'est-à-dire que «l'interprétation» est «une explication qui s'approprie et s'empare des signes». Il faut élargir l'optique et discerner différents types d'interprétations et différents degrés/niveaux de relations interprétatives. Le caractère interprétatif n'est pas limité aux explications formulées explicites. Dans «un modèle d'interprétation à trois degrés» [cf. pour les détails Abel 1993 et 1996], on peut appeler les interprétations, dans le sens d'explications, les "interprétations$_3$" (comme par exemple l'explication d'un mot ou d'un geste qui sont employés d'une façon individuelle que l'on ne comprend pas immédiatement). On peut distinguer ces "interprétations$_3$" d'un autre type d'interprétations, qui sont celles liées à l'habitude. On peut appeler ces interprétations les "interprétations$_2$" (comme par exemple les conventions établies d'un système de signes naturels ou d'une langue, comme par exemple le français, l'allemand ou le chinois). Et de ces deux degrés/niveaux d'interprétations on peut distinguer les composantes perspectivistes et constructionelles présentes dans les catégorisations, c'est-à-dire, dans les classifications par catégories. On pourrait appeler ces activités interprétatives, les "interprétations$_1$" (comme par exemple l'emploi des concepts logiques pour "l'existence" et pour "la personne", des prédicats assortissants, des principes de localisation spatio-

temporelle et des principes d'individuation et de différenciation, qu'on a déjà dû avoir entendu dès qu'on maîtrise l'emploi de signes et d'une langue).

En ce qui concerne la compréhension d'une langue et son emploi à l'oral, le modèle "trois degré" de l'interprétation peut s'expliquer de la façon suivante : l'emploi individuel des mots (l'interprétation individuelle du sujet parlant) appartient au niveau de l'interprétation$_3$; si la communication inter-individuelle réussit au niveau d'interprétation$_3$, on a déjà présupposé avec succès le niveau de l'interprétation$_2$ sous la forme d'une langue particulière (par exemple : du français, de l'allemand, du chinois) et donc présupposé des caractéristiques sémantiques (qui sont toujours de caractère "public" dans le sens qu'ils sont partagés avec les autres émetteurs et les auditeurs) ; et, dans une optique encore plus élargie, les aspects du type langage de "l'être-dans-le-monde" (Heidegger) appartiennent au niveau général de l'interprétation$_1$.

Quant au statut fondamental de la notion de l'interprétation pour tout ce qui concerne les signes, je n'ajoute ici que deux aspects. D'abord il faut souligner — dans la ligne de l'herméneutique philosophique — que l'interprétation n'est pas une procédure s'ajoutant à la connaissance. On peut plutôt considérer (a) le caractère primaire des fonctions de signes dont la fonction est de symboliser et (b) le caractère primaire de l'être-dans-le-monde comme interprétatifs. L'interprétation de l'être-dans-le-monde ne s'effectue pas en supplément et après coup mais se produit intrinsèquement en tant que processus interprétatif. Et les signes fonctionnent en tant que signes interprétatifs. D'autre part, il faut remarquer que les interprétations sont considérées comme des processus actifs et non pas comme des représentations passives de structures préfabriquées.

Si la pratique de l'interprétation fonctionne "sans questions", c'est-à-dire s'il s'agit d'une espèce d'homophonie entre les différents niveaux des interprétations, nous nous trouvons dans une situation, où les signes sont immédiatement compris. Et s'ils sont compris sans intermédiaires épistémologiques cela signifie en même temps qu'ils sont intimement liés au monde et à la réalité. Dans ce cas, les signes se réfèrent à ce qu'ils se réfèrent et remplissent ainsi les conditions de satisfaction et de la vérité des phrases dans lesquelles ils sont employés. La question cruciale n'est pas de savoir comment nos signes réussissent à se lier, à s'accrocher à la réalité, au monde. Ce qui est primordial, c'est plutôt l'expérience remarquable que dans le processus d'emploi et de compréhension immédiate des signes, ces signes contiennent déjà et toujours aussi bien la réalité que le monde. Dans ce cas, on n'a pas du tout besoin d'un intermédiaire pour passer

des signes à la réalité. La philosophie de l'interprétation n'est pas irréaliste. Si les signes sont compris sans questions, les choses sont telles que les signes les montrent.

On retrouve cet aspect dans la capacité à donner une caractérisation sémantique des expressions de notre langue. Cette capacité est liée à la faculté de pouvoir donner des renseignements sur le monde. Cela veut dire aussi que la signification et la référence des mots que nous employons avec succès (comme par exemple "lapin" ou "rouge") ne sont pas fixées dans un sens analytique et définitionnel comme c'est le cas dans les définitions logiques et en mathématique. Ce qui est important ici, c'est que dans la sémantique et dans le contexte des signes, nos vues du monde y sont déjà toujours inclues (dans l'exemple : la vue concernant des lapins et le rouge d'une tomate). Cet aspect est mis en valeur par le fait, que dans nos dictionnaires, des expressions naturelles (comme par exemple le mot "rouge-gorge"), nous ne trouvons pas de définitions, mais des éclaircissements dans le sens que le mot "rouge-gorge" signifie un oiseau chanteur de petite taille, dont la gorge et la poitrine sont d'un rouge vif. Quelqu'un qui ne connaît rien de ces caractéristiques (de ces "stéréotypes") ne connaît pas la signification, la référence et les conditions de vérité ou de satisfaction, bref : il ne connaît pas la sémantique du mot en question et il ne le maîtrise pas. Ainsi, la sémantique du mot "rouge-gorge" dépend aussi de la représentation d'un rouge-gorge de l'opinion public.

IV. "Comprendre" les signes et "expliquer" les signes

Par rapport à la pratique de l'interprétation, il faut faire attention à la différence importante entre "l'explication (*Deutung*) d'un signe" et le "processus d'auto-réalisation (*sich erfüllender Vollzug*) d'un signe en tant que signe". Pensez, par exemple, à un vers de poème ou à un son musical. La différence est importante entre : "l'explication expressive du signe" et "l'expérience de l'expressivité du signe" (qui n'a besoin d'aucune explication). S'il s'agit du processus d'auto-réalisation du signe en tant que signe, les conditions du succès du signe ne se trouve pas à l'extérieur de ce processus même. Donc, il s'agit de la différence entre "la compréhension des signes" et "l'explication des signes". Cette différence est primordial : Si un signe (linguistique ou non-linguistique) est "compris", les explications ne sont pas nécessaires. Si je comprends le signe, je ne l'explique pas ; je le comprends.

Cela signifie que d'une part, le logos des signes nous est bien familier. Mais d'autre part, cela ne signifie pas du tout que nous connaissons le logos du signe de la même façon que nous

connaissons des objets et des événements du monde. Car le logos n'est rien "dans" le monde, il n'est pas un objet de la connaissance, mais la possibilité de chaque connaissance.

Le caractère du processus d'auto-réalisation des signes a des conséquences aussi sur la question de "la signification". Désormais, on peut localiser d'une façon plus précise la question de la signification. Elle appartient au troisième niveau de l'interprétation, c'est-à-dire au niveau où se situe "l'explication" des signes. À ce niveau, la signification d'un signe est fixée à l'aide de ce que Charles S. Peirce a appelé les "interprétants". La forme caractéristique est : "L'expression "XYZ" signifie... ". En contraste, les signes du premier niveau, c'est-à-dire les signes qui ont leurs conditions de succès intrinsèques n'ont pas besoin d'interprétation explicative, n'ont pas de signification. Avec réminiscence à Wittgenstein, on pourrait dire que la logique/le logos du signe prend soin de lui-même. Donc, une communication réussie ne dépend pas de son mode de transport de significations, mais de la compréhension du processus d'auto-réalisation des signes. Ce sont — pour ainsi dire — les "vrais signes". Cette caractéristique est évidente dans le domaine artistique, mais elle se retrouve aussi dans tous les autres emplois de ces signes. Un son musical, par exemple, est immédiatement compris et n'a pas besoin d'explication de sa signification.

Avec cet arrière-plan, on peut élucider les deux domaines suivants : "la compréhension (*Verstehen*) directe et immédiate des signes" et "leur explication (*Deutung*)". Au niveau de "l'explication" des signes, donc au niveau des interprétations$_3$ et de "la compréhension 'avec' explication", je voudrais préciser trois aspects : (1/premièrement) "les éléments constructionels" des communications (section VI), (2/deuxièmement) "l'équilibre jouant un rôle important dans le processus de la compréhension" (section VII) et (3) quelques "contraintes de cohérence", donc : quelques limitations du jeu des interprétations (section VIII).

Mais d'abord, il faut jeter un coup d'oeil sur "la compréhension 'sans' explication/interpretation$_3$". J'analyse ici deux aspects pour élucider ce point : la question de "la mise en accord" entre les personnes participantes et le rôle de "la métaphore" dans le processus de la compréhension.

V. Comprendre "sans" explication/interprétation$_3$

(a) Unanimités

Pour se comprendre simplement, c'est-à-dire sans interprétations$_3$, il ne suffit pas d'avoir une langue commune (par

exemple : parler français ou allemand). Il ne suffit pas non plus de ne plus avoir des différences d'opinions. Pour comprendre les expressions et les signes d'une autre personne, il faut quelque chose de plus, c'est-à-dire une "unanimité" dans la pratique de l'interprétation$_{1+2}$. Cet aspect peut être élucidé en regardant les éléments de la pratique de l'interprétation qui ont été déjà présupposés dans le cas d'une concordance (où d'une différence) entre des personnes sur des sujets.

Dans la ligne de Wittgenstein, on doit tout d'abord souligner qu'à la base doit exister (1) une mise en accord commun de comportement humain [cf. Wittgenstein 1953/1980, numéro 206]. Prenons l'exemple que Wittgenstein proposait : un geste ostensif de main et du doigt. Il y a concordance si dans ce cas l'on regarde en direction du bout du doigt (et non pas en direction du bras). À un autre niveau, il est nécessaire d'avoir (2) une concordance entre les actes et leurs règles. Ici, on a déjà présupposé la possibilité de pouvoir corriger un acte d'une façon pré-linguistique (par exemple : par un geste du corps). À ce niveau, il est aussi nécessaire d'avoir (3) un accord unanime inter-individuel concernant les jugements d'expériences élémentaires. Cette unanimité (qui pour la plupart reste implicite) est d'une grande importance pour se comprendre. Si elle n'est pas donnée, on ne pourrait pas avoir de discours sur un sujet et on ne pourrait pas être en accord ou en désaccord sur quelque chose. Et si l'on se trouve dans la situation de compréhension directe des signes (et cela veut dire si l'on n'a pas besoin d'autres explications/interprétations$_3$), ces conditions sont déjà toujours accomplies. Recourant au modèle des trois niveaux d'interprétation on peut décrire cette situation de "compréhension 'sans' explication/interprétation$_3$" comme une espèce de concordance de rythme entre les trois niveaux d'interprétation.

(b) Métaphores

La métaphore, c'est-à-dire le signe métaphorique qui est immédiatement compris, est un exemple pour éclaircir la "compréhension "*sans*" explication/interprétation$_3$". La métaphore met en lumière des aspects de la pratique d'interprétation$_{1+2}$, c'est-à-dire des aspects de notre forme de vie, de notre être-dans-le-monde, desquelles on ne peut pas avoir une vue d'ensemble, en retirer une réflexion transparente et qu'on ne peut saisir au moyen des propositions descriptives. Surtout à cause de ces caractéristiques, une métaphore réussie et cela veut dire : qui est comprise directement, donc sans intermédiaires, est très favorable à la communication et à la compréhension réciproque. La métaphore ne s'ajoute pas à la communication, elle est conditionnelle à celle-ci. Elle touche et

affecte une structure profonde de la pratique d'interprétation$_1$ qui peut être considérée comme le réseau des conditions antérieures que nous ne pouvons placer devant nos yeux, mais à partir desquelles et à travers lesquelles nous comprenons les signes de la façon dont nous les comprenons.

Revenons maintenant au deuxième point de notre distinction entre "comprendre les signes" et "expliquer les signes". Je voudrais ici esquisser deux aspects. D'abord (section VI), je voudrais accentuer le rôle important que "l'équilibre de la compréhension" joue dans les processus de communication. Ensuite (section VII), on pourrait se poser la question s'il est possible de limiter le jeu des interprétations par des contraintes de cohérence à l'égard des explications/interprétations$_3$ servant à fixer la signification d'un signe n'étant plus compris d'une façon directe.

VI. Les éléments constructeurs

La compréhension des expressions linguistiques, des signes non-linguistiques et des actions, présuppose toujours de multiples activités créatives, projectives, conjecturales et constructionnelles, bref une multitude d'activités interprétatives, dont on peut en souligner les suivantes :

(i) Il faut considérer la parole humaine non pas comme un production de bruit, mais comme l'acte de parler. (ii) Les signes ne doivent pas être ambigus. (iii) En comprenant un signe, nous nous sommes déjà tenus aux règles d'interprétation, qui sont liés à la langue (ou au système des signes non-linguistiques). (iv) En cas de traduction d'une langue dans une autre, on doit déjà avoir construit des hypothèses de traduction (donc des constructions d'interprétation qui vont au-delà de l'expérience perceptive). (v) On doit déjà avoir adopté et incorporé les signes dans le contexte, la situation et le temps. (vi) Les standards de la logique et de la vérité doivent être projetés derrière les expressions étrangères avant que (vii) l'organisation de la parole et la forme logique des phrases puissent être fixées. (viii) Dans une certaine mesure, il faut que l'on se soit mis à la place de la personne dont on veut comprendre les signes.

VII. L'équilibre dans le processus de la compréhension

Quant aux relations communicatives, il est nécessaire que les émetteurs, de même que les interprètes soient disposés à amplifier, à modifier et même à réviser leurs hypothèses d'interprétation au cours de la communication. C'est un processus d'ajustement dynamique et oscillatoire. Le but est d'atteindre ce que je voudrais bien appeler

"l'équilibre de la compréhension (*Verstehensgleichgewicht*)"[3]. Par cela il faut entendre l'équilibre réciproque des horizons de compréhension. Mais ces horizons ne «se fusionnent» pas comme il est maintenu dans l'herméneutique de Gadamer [cf. Gadamer 1960/1965, 289-290, 356-357, 375].

En ce qui concerne la compréhension des signes, l'équilibre, c'est ce qui nous reste, vu que nous ne pouvons plus partir ni d'un sens préétabli et achevé des signes ni d'un relativisme d'une signification quelconque (prétendant que chaque interprétation est aussi valable que chaque d'autres). Parler d'un équilibre dans le processus de la compréhension renferme la différence et la discontinuité dans un sens plus fort que dans l'herméneutique Gadamérienne.

VIII. Limitations du jeu des interprétations : les contraintes de cohérence

Au niveau de "l'explication" des signes (c'est-à-dire au niveau des interprétations$_3$), on se pose vite la question de savoir quelles interprétations$_3$ sont des interprétations$_3$ "appropriées", "justes" et "correctes". Au moment où les signes ne sont plus compris d'une façon immédiate, des contraintes de cohérence des explications/interprétations$_3$ deviennent importantes. Ne pas du tout avoir de limitations régulatives aboutit à ce que chaque interprétation est aussi valable que n'importe quelle autre, mais avec la conséquence qu'il ne s'agit point de signification et de référence précises. Évidemment, ce n'est pas du tout le cas des communications réussies. Mais d'où viennent les standards ? Ils ne peuvent venir eux-mêmes que de la pratique de l'interprétation. Car une instance "extérieure" comme le conseil des Dieux n'est pas à notre disposition.

Par la suite, je formulerai quelques-unes des contraintes de cohérence. Elles se situent au niveau de "l'explication/interprétation$_3$" des signes ; elles ne concernent pas le premier niveau des processus d'auto-réalisation des signes. Au niveau des interprétations$_1$, on ne trouve pas de tels standards. C'est un des résultats les plus importants de la philosophie du langage de Wittgenstein, qu'il serait une méprise

---

[3] L'idée d'un équilibre réflectif a été développée par Nelson Goodman [1955, 65-68] dans le cadre de la logique déductive et inductive (concernant l'ajustement entre les règles générales et les cas particuliers) et par John Rawls [1971, 20-21, 48-51, 120, 432, 434, 579] dans le cadre d'une philosophie du droit (concernant les convictions de justice). On peut étendre et appliquer cette figure dans le domaine de la herméneutique des signes (et aussi dans celui des actions humaines).

de penser que les règles d'une langue existent avant que l'acte/le processus concret d'employer et de comprendre les expressions ait eu lieu et que cet acte soit déterminé à l'avance par ces règles. Cela ne veut pas dire que les processus se passent "sans" règles. Mais nous ne pouvons pas formuler les règles "implicites" la même façon que nous pouvons, *a posteriori*, formuler les règles "explicites" d'une langue. Si on essaie de fixer et de respecter ces règles, on se trouve dans la même situation que le fameux mille-pattes quand il se demande d'où viennent les mouvements si élégants de ses pattes. En essayant de donner une réponse, c'est-à-dire de démontrer explicitement la coordination élégante le mille-pattes se retrouve dans la situation de ne plus pouvoir mettre une patte devant l'autre. Il s'ensuit donc qu'il ne peut s'agir que de standards et de règles d'explication expresse. Il ne peut pas s'agir ni de règles des processus d'auto-réalisation ni d'un devoir de compréhension dans un sens moral.

Les explications/interprétations$_3$ des expressions d'une langue sont "appropriées" et "correctes" dans le cas où elles correspondent à la structure de base de la pratique d'interprétation$_{1+2}$ qui, comme je disais, circonscrit la syntaxe, la sémantique et le contexte pragmatique des signes. La question de savoir si une explication/interprétation$_3$ a du succès ou non dépend si la communication continue aisément ou pas.

Comme contraintes de cohérence on ne peut formuler que celles qui s'ensuivent intrinsèquement des éléments, (a) que nous "maîtrisons" une langue, (b) que nous "maîtrisons" la pratique de l'interprétation qui est à la base de la langue et des signes, et (c) que nous nous trouvons dans des relations de communication et dans une imbrication avec les objets et les événements du monde. Les standards articulent les présuppositions que nous supposons accomplies chez nous mêmes, vu que nous nous considérons comme des sujets parlants, pensants et agissants. Dans ce sens, on peut appeler le statut de ces principes d'interprétations "transcendantal". Donc, il doit s'agir d'une règle "interne" et dans ce sens d'une règle "analytique", analytique par rapport à la communication. Voici quelques-unes des contraintes de cohérence (plus précisément : quelques conséquences des contraintes de cohérence) :

(1) Donner la préférence à des interprétations qui peuvent faire commencer et continuer la communication.

(2) Éviter les interprétations qui sont incompatibles avec un nombre significatifs d'emploi des signes en question.

(3) Préférer les interprétations n'abandonnant pas les interprétations et jugements tenus pour vrais et acceptables jusqu'ici.

(4) Préférer les interprétations qui attribuent une continuité au sujet parlant dans son emploi des signes et qui attribuent au signe les mêmes caractères sémantiques que dans les situations précédentes.

(5) Choisir les interprétations qui accordent aux expressions des autres personnes une concordance avec mes propres standards de logique et de vérité ("Le Principe de Charité").

(6) Préférer les interprétations qui n'ont pas besoin d'explications supplémentaires, c'est-à-dire celles qui sont proches de "la compréhension 'sans' explication".

IX. Résumé

Parler une langue et en être son agent passent trivialement par l'intermédiaire "de signes" qui possèdent des caractères sémantiques (c'est-à-dire, signification, référence, conditions de vérité ou de satisfaction). Puisque ces caractères ne dépendent ni d'une signification "derrière" l'emploi des signes ni d'un pure relativisme, on aboutit à la question importante : D'où vient la signification des signes ? L'échec des deux modèles (de la théorie descriptive et de la théorie causale) amène au point central : parler et comprendre des signes présupposent toujours une pratique habituelle d'interprétation, responsable de la circonscription des caractères syntactiques, sémantiques et pragmatiques des signes. La signification et la référence d'une expression sont fixées par l'interprétation appropriée. La communication dépend ainsi de notre pratique de l'interprétation bien entraînée. Donc, l'interprétation n'est pas une option, mais une condition pour employer et comprendre les signes. Un modèle à trois niveaux de l'interprétation a été décrit. Le rôle important de la pratique de l'interprétation pour la détermination/fixation des caractères sémantiques a été souligné au-delà de la dichotomie "tête" ou "monde ou société". À l'égard de la pratique de l'interprétation j'ai insisté sur la différence entre "l'explication/interprétation$_3$ d'un signe" et "le processus d'auto-réalisation des signes". C'est la différence entre "l'explication" et "le logos/la logique" du signe. Au niveau de la "compréhension des signes 'sans' explication/interprétation$_3$", deux aspects ont été soulignés : d'abord, la nature de la "concordance" pour la compréhension des signes ; ensuite, le rôle révélateur de la "métaphore". Au niveau de "la compréhension des signes 'avec' explication/interprétation$_3$", deux éléments devenaient importants : d'abord, "l'équilibre dans le processus de comprendre", et ensuite, "les contraintes de cohérence" par rapport aux interprétations qui déterminent/fixent la signification des signes non compris immédiatement. Ces contraintes, standards et principes d'une

limitation du jeu des signes ne peuvent provenir eux-mêmes que de la pratique de l'interprétation et ils doivent "toucher" la structure de cette pratique de base. C'est pourquoi il s'agit de principes "internes" et dans ce sens "analytiques". Si jamais vous avez pensé que la liste des contraintes de cohérence ne contient que des aspects qui vont de soi — tant mieux. En effet, il s'agit des aspects qui résultent du fait que nous nous comprenons nous mêmes comme des sujets qui parlent, qui agissent et qui emploient et interprètent des signes. Élaborer ces aspects, c'est une des tâches de la philosophie de l'interprétation.

Bibliographie

Abel, Günter

1993 *Interpretationswelten. Gegenwartsphilosophie jenseits von Essentialismus und Relativismus*, Frankfurt a. M. : Suhrkamp ; Livre de poche, 1995.

1996 Interpretation und Realität. Erläuterungen zur Interpretationsphilosophie, *Allgemeine Zeitschrift für Philosophie*, vol. 21, *271-288.*

Gadamer, Hans-Georg.

1960 *Wahrheit und Methode. Grundzüge einer philosophischen Hermeneutik*, Tübingen : Mohr, [2]1965.

Goodman, Nelson

1955 *Fact, Fiction, and Forecast*, Cambridge, Mass. : Harvard University Press, [4]1983.

1968 *Languages of Art. An Approach to a Theory of Symbols*, Indianapolis : Hackett, [4]1981.

1978 *Ways of Worldmaking*, Indianapolis : Hackett, [2]1981.

Rawls, John

1971 *A Theory of Justice*, Cambridge, Mass. : 1971.

Searle, John Rogers

1983 *Intentionality. An essay in the philosophy of mind*, Cambridge : Cambridge University Press, [3]1984.

Wittgenstein, Ludwig

1921 *Tractatus logico-philosophicus*, Schriften, vol. 1, Frankfurt a. M. : Suhrkamp, [4]1980.

1953 *Philosophische Untersuchungen*, Schriften, vol. 1, Frankfurt a. M. : Suhrkamp, [4]1980.